



JEAN-FRANÇOIS CASABONNE

du JE
au JE U

RÉFLEXION EXPRESSIONNISTE
D'UN PRATICIEN SUR LE THÉÂTRE



EDITIONS
SOMME
TOUTE



JEAN-FRANÇOIS CASABONNE

du **JE**
au **JEU**

*Réflexion expressionniste
d'un praticien sur le théâtre*

EDITIONS
S O M M E
T O U T E

PRÉFACE

Le langage est né avant que les mots ne soient; hiéroglyphes sonores, mottions de sens, giclées parfois prématurées. Paysage informe duquel une figure semble émerger. Elle bouge, gros trait devant, dégrossie en partie, beauté vierge. Inutile perfection. Chatouille le vent en clignant des yeux. Son cri devance la respiration, comme l'intuition avant la pensée pleinement articulée. Souvent, le bébé naît sans crier gare, avant terme, surprise bleue qui attend qu'on lui tape dans le dos pour déclencher le mécanisme de l'horloge vitale. Tic-tac affamé de temps, mordant sa viande effrontément, suçant son lait jusqu'à bombance, il dérange, surtout quant il déjoue le rationel droit et froid, et clair et lourd. La vie a toujours hâte que le cadran sonne, elle devance l'aube entamée, elle existe avant que le soleil marche sur les premiers brins d'air, et oui, c'est bien ainsi.

Casabonne, du plus loin de ma souvenance, est de ces rejets gloutons de vie. Ses mots «fouguent» à l'état brut, broutent de l'âme folle au champ du verbe, ses idées, boules d'avalanche au pays de la semence, déboulent dans les falaises des têtes.

Ce livre n'est ni un essai, ni un traité, ni un précis, il est un pied de nez au pré-marché trop mastiqué et bien ordonné. Il est une prémisse matrice où les mots dansent expressionnistes, nécessaire réflexion. Ce livre, je le reçois comme un navigateur observe la Voie lactée sur l'océan du monde. Fasciné par les univers qu'il contient, son étoile polaire m'a bercé de sa houle de ciel, et les constellations qu'il dessine dans mon esprit me guident vers d'autres cieux.

– **Œdipe, fils de Laïos**

*À l'élève et au professeur.
Ma pensée devient mon corps.*

J.-F. C.

AVANT-PROPOS

J'ai décidé d'écrire cette réflexion après avoir reçu quelques invitations pour enseigner. Mais je ne pouvais faire ce plongeon dans la transmission sans m'être penché par écrit sur le sujet.

Je n'ai pas la prétention d'élaborer une nouvelle théorie sur le jeu, mais il m'apparaissait nécessaire, avant d'enseigner, de penser mon métier à travers le prisme de ma propre expérience. Bien des professeurs ont appris à enseigner sur le tas, comme on dit, et pour beaucoup, ce fut très positif. Tant mieux, tous les chemins mènent à Rome, selon le bon vieil adage. En ce qui me concerne, j'ai eu, au Conservatoire d'art dramatique de Montréal, de bons professeurs. Mais l'un d'entre eux fut pour moi l'antithèse de l'enseignant et, dans ses cours, je me suis senti le cobaye de son incompétence. Pour d'autres, il fut par contre d'un grand secours. Mystérieuse chimie des rapports humains. Le sentiment de l'élève impuissant devant une autorité incompétente est le moteur de cet ouvrage, et loin de moi l'idée de reproduire cette fâcheuse posture. Je ne peux absolument pas prendre des élèves en otage et les utiliser comme cobayes pour trouver adéquatement ma façon d'enseigner. « Non, merci ! » dirait Cyrano. C'est pourquoi j'essaierai de coucher sur la page ma pensée et deviendrai en quelque sorte mon propre élève avant de devenir le professeur que j'aspire à être. Ma réflexion sur le jeu sera le point de départ entre le professeur que je serai peut-être et la rencontre du futur élève. Curieusement, le nouvel élève qui entre au cloître d'une

école de théâtre arrive avec une candeur et une force de liberté surprenantes; malheureusement, beaucoup en sortent avec la sensation d'avoir perdu cette liberté qui les animait. Le corps professoral prétend les avoir formés, mais eux se sentent totalement déformés, quasi délavés après être passés dans le tordeur de la machine à transmettre. Comment préserver la liberté qui anime chaque élève? Comment préserver le sens inné du jeu? Serait-ce en faisant une incursion dans ce qu'on appelle le «je»? Le jeu trouve sa force dans un «je» libéré du moi, le «je» doit être fort de soi. Je fais une différence entre le «je» et l'«ego». L'acteur doit avoir le «je» libre, qui libère à son tour le «nous», pour ensuite interagir joyeusement avec les autres. Si le «je» n'est pas libéré de son ego, le «jeu» sera compromis. L'acteur, comme Œdipe roi, cherche son identité, mais chez lui, c'est celle de son personnage; en ce sens, ils ont une filiation dans leur démarche. Plus l'acteur est émondé des scories de l'ego, plus il sera libre et meilleur dans son jeu. Cette liberté lui fera entrevoir le mystère de l'autre.

L'AUTRE

SYNTHÈSE DE L'HISTOIRE D'ŒDIPÉ ET LAÏOS

Il fut une fois, en Grèce, un roi qui s'appelait Laïos. Cet homme, roi de Thèbes, était marié à une reine du nom de Jocaste. Ils mirent au monde un fils et le nommèrent Œdipe. Instruits par l'oracle que ce fils tuerait son père, Laïos et Jocaste donnèrent l'ordre qu'on place leur fils sur une montagne non loin du château, les pieds cloués à un madrier pour que les vautours le dévorent. Un berger entendit l'enfant hurler et pleurer. Pris de pitié, il libéra Œdipe et l'emmena dans le royaume voisin, à Corinthe, où le roi de cet empire-là l'adopta. Le temps passa, enterrant le secret. Laïos et Jocaste pensaient Œdipe mort, et Œdipe, devenu prince de Corinthe, ne savait rien de sa réelle identité et de la blessure d'abandon inconsciente qui l'habitait. Un jour, Œdipe apprit par ses amis qu'il était un bâtard. Intrigué, il a consulté l'oracle, qui lui révéla qu'il tuerait son père. Effrayé par cette prédiction, il décida de fuir Corinthe pour ne pas tuer celui qu'il croyait être son père. Découragé, Œdipe erra et se retrouva dans un « chemin creux ». Arriva par là Laïos, qui emprunta ce passage étroit pour aller consulter l'oracle. Ils se retrouvèrent l'un devant l'autre, Œdipe ne sachant pas que Laïos était son père et Laïos ignorant qu'Œdipe était son fils. Un malentendu les habitait. Laïos voulut passer le premier puisqu'il était roi et pressé d'aller rencontrer l'oracle ; Œdipe voulut lui aussi passer, aveuglé par sa douleur et pressé de fuir ce qui le hantait. Ils se battirent. Œdipe tua Laïos et, par le fait même, son père.

Ce « chemin creux » sera laboratoire de réflexions en ce qui concerne l'espace des rapports humains. De tous ces « je » qui se rencontrent dans l'étroitesse du jeu.

Ce « chemin creux » sera tremplin de compréhension dans la hiérarchie qui s'installe dans les rapports de travail. Entre professeurs et élèves, entre metteurs en scène et acteurs.

Ce « chemin creux » sera l'endroit où l'autre naît, ou n'est pas.

Hamlet, comme Œdipe, était hanté par la question « être ou ne pas être ? ». L'écho que cette question suscite, entrant dans la réflexion du « chemin creux », en pose une nouvelle : « Pénètre ou ne pas naître ? »

Voilà la question qui émane de ce fameux « chemin creux », où a lieu la rencontre avec l'autre.

ESPACE

TOPONYMIE DU TERRITOIRE INTÉRIEUR

Notre corps est une mappemonde de peau, d'organes et d'âme. Nombreux sont les lieux encore inexplorés de notre corps, toujours vierges de noms. Je m'attarderai surtout à ce que j'appelle le «corâme». L'âme étant reliée à tout notre être, je dirais qu'elle est tout notre corps. Elle est notre mémoire comportant tout savoir. Savoirs antérieur, intérieur et ultérieur; voilà le «corâme». Bien futé celui qui saurait localiser l'âme. Ce fluide immatériel circule comme un enfant sans frontières en nous. Elle est onde, vibration, imprégnation, magma d'intelligence vive, elle est ce que nous chercherons toujours. Nous sommes tous elle; elle est toute nous. Je m'en tiens donc à son nom. Pour son lieu, je le laisse à votre imagination. Le tantrisme a relié des sentiments à des zones du corps et les a fait correspondre à des couleurs. Si bien que notre corps, de l'anus jusqu'au dessus de la tête, serait balisé et associé à des couleurs qui correspondent à des émotions. Chaque zone serait une porte appelée «chakra». Tout au long de la vie, l'âme recueille des tonnes d'impressions, des informations étonnantes qui s'inscrivent au cœur du vécu. Une kyrielle d'empreintes sensibles tracent la route des émotions vives. Toutes ces sensations jalonnent notre parcours empirique en un chapelet de stations vibrantes. En nous, où sont l'amour, la haine, la joie, la tristesse et ainsi de suite? Certains diront que tout se trouve dans le cerveau. Moi, je dis que c'est dans le «corâme». «Connais-toi toi-même», nous dit Socrate, et j'ose ajouter: les autres te verront tel que tu es et, de ce fait, sauront qui ils sont.

Peut-être pourras-tu alors, comme le suggère Dagognet¹, «t'oublier toi-même» et – j'ose renchérir – véritablement être, pour enfin te trouver, au lieu de n'en avoir que l'apparence et de chercher inlassablement à ce qu'on se souvienne de toi, préservant en quelque sorte le souvenir de ta personne. Réflexe morbide propre aux angoissés et caractérisé par une frousse de tout l'être. Pure anorexie identitaire, comme si, pour avoir l'impression d'exercer un certain contrôle sur ce qui est justement incontrôlable, on se coupait du réel au lieu d'emprunter une voie nouvelle qui mène au véritable soi. Es-tu sûr de toi? Pour l'être, il faut s'oublier, mourir à soi, passer par l'épreuve du désert. Oui, sécher comme la graine de semence avant qu'elle ne pousse, avant qu'elle ne naisse pour nulle autre chose que son essence. Oser de nouvelles eaux, laisser ses convictions, ses certitudes de côté et s'humecter de la lumière mouillante, sortir du dualisme et laisser notre être tracer sa courbe. Se réconcilier avec sa blessure d'abandon, sortir de l'infernal schème inconscient d'exclusion pour attirer sur soi l'attention et provoquer le miracle de se sentir choisi. Larguer l'ego, c'est muer, se «détatouer» de l'image figée qu'on a de soi. Avec le temps, avec les influences, avec l'inconscient, avec ses perceptions constituées d'un éventail de provenances et, surtout, avec ce qu'on en fait et ce qu'on pense croire, une corne se forme sur l'identité, et la peau de l'être se «désassouplit». Faire peau neuve, faire peau vraie, faire

¹ *François Dagognet est un philosophe, médecin, épistémologue français, élève de Bachelard et de Canguilhem. Il s'est consacré à la réhabilitation de la matière. Son œuvre arpente de très nombreux champs du savoir.*

peau à soi, implique un choix délibéré de sectionner les amarres des a priori et de se mettre en état de mue. D'ailleurs, il serait plus juste de dire muer l'ego, puisque cette mue ne peut se faire sans l'aide de la vieille peau. Larguer l'ego, ou plutôt le muer, serait changer de peau. Quand on a la certitude que son bateau flotte, on peut prendre le risque et choisir de se jeter dans le courant. La vieille peau tombe quand toutes les perceptions sont intégrées, digérées, assimilées. Puis, la peau neuve apparaît, riche grâce à la vieille. L'ego est largué puisqu'il n'est plus retenu par le désir de contrôler. L'ego est mué parce que la peur n'a plus prise sur lui. La compréhension tirée de l'expérience découpe notre territoire intérieur, sculpte en quelque sorte la morphologie du terrain émotif que nous sommes. Se dessinent alors en nous canyons, montagnes, plaines, océans, ciels de peau imbibée de vie, une géographie de sentiments. Ce corps, notre vaisseau de peau, avance lentement, les sens noués vers l'inusité. De cette odysée surviennent des collisions, des accidents, et se dénouent les nœuds de la vie. Le dénouement se métamorphose en dévouement, en intelligence du corps, en liberté. L'acteur est une main pleine d'oreilles tendue vers l'inconnu. L'acteur est une pieuvre. Il est main, pied, bouche, oreille, tête, ventre, cœur, etc. L'acteur est son corps. Toute personne se construit par ce qui la forge du dedans. Cette charpente, constituée de la matière vivante que sont sa pensée et le corps de sa pensée, prend racine dans sa toponymie interne et sa géographie émotionnelle. L'être, tout comme l'essieu pour la roue, est l'arbre de jonction par où tout tourne. Sur sa structure

souple s'échafaude un transit inouï. Son essence comporte l'entière des connaissances humaines. Par cette architecture d'être, l'acteur, comme la lumière dans un prisme, se décuple du même acteur en toutes sortes d'acteurs.

NOUS

DÉNOUER LE «NOUS»

La notion de jeu fait intervenir le « nous ». Œdipe aussi n'y échappe pas. Tous ces « je » mêlés ensemble forment un « nous ». Un « nous » spécialiste du jeu qui a pour métier ce que j'appelle les « enfantiers », des êtres d'instinct avec des voix qui sortent de partout : de la tête, des genoux, du ventre, des poumons, du cœur, des orteils, même de l'entrejambe. Un métier de discipline qui flirte avec le plaisir et son petit doigt.

Achévé d'imprimer en mai 2014
sur les presses de l'imprimerie Gauvin.

Cet ouvrage est entièrement produit au Québec.